

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Une sublime coïncidence

Simon Boulerice

Volume 29, Number 1, Spring–Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

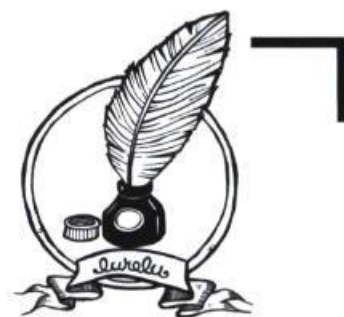
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Boulerice, S. (2006). Une sublime coïncidence. *Lurelu*, 29(1), 14–15.



Une sublime coïncidence

Simon Boulerice

14

Simon Boulerice est âgé de vingt-trois ans, même s'il a «souvent l'impression d'aller sur ses dix ans». Il nous confie : «Je porte presque toujours mes souliers rouges parce que je les trouve beaux et drôles. En attendant de devenir grand, je fais des études en interprétation théâtrale, au collège Lionel-Groulx.»

«Dans mes temps libres, j'écris. Il y aurait un grand vide dans ma vie si je n'écrivais pas. J'ai été malheureux le jour où j'ai appris que je ne pourrais accoucher d'un enfant. Qu'à cela ne tienne : j'aurai plusieurs enfants...»

Je m'appelle Philippe. Mais mes amis ont pris l'habitude de m'appeler simplement Phil. J'aime ça, Phil. Ça me va bien, je trouve, Phil... Ça a quelque chose de fragile, quelque chose de cassable. J'ai l'impression qu'on pourrait me casser si facilement. Je n'ai pas tout à fait la constitution physique d'un athlète. J'ai deux bras longs et secs comme des tiges de quenouille. J'ai dix doigts un peu trop mous et passifs, comme l'intérieur d'un gant vide, oublié sur un siège d'autobus. J'ai les épaules larges de la grandeur d'une main d'enfant pas très sûre d'elle. J'ai les os polis, près de la peau, comme la vaisselle précieuse que maman garde tout près, en cas de visite impromptue. En somme, j'ai le corps frêle.

J'entame ma deuxième année de secondaire, bien que je semble aller encore au primaire. Il me manque à peine huit livres pour atteindre le cent! Alors je me permets des repas caloriques et succulents, mais il n'y a pas de changement. Je demeure le garçon le plus chétif de ma polyvalente. Je ne m'en porte pas si mal que ça. Avec trente livres de plus, je n'aurais certainement pas la même grâce.

Car je suis gracieux. Dès qu'on pose les yeux sur moi, c'est une réalité implacable. Mes mouvements sont à la fois précis et précieux. Tout le monde vous le dira. Caroline trouve même que, quand je m'étire le corps pour atteindre un cartable au fond du casier que nous partageons, je semble effectuer un mouvement de danse. Caroline, c'est ma meilleure amie. Elle passe son temps à me répéter : «Si j'étais gracieuse comme tu peux l'être, les garçons s'intéresseraient peut-être plus à moi...» Ce qu'elle ne sait pas, c'est que les garçons s'intéressent à elle. Mais elle ne remarque rien. Ça ne fait que la rendre encore plus charmante, comme si elle ne l'était suffisamment pas comme ça!

D'abord, le premier à marquer son intérêt pour Caroline, c'est Marc-André. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas très subtil, celui-là. Il passe tout son temps à lui glisser dans notre casier des lettres passionnées plus ou moins anonymes. Plus ou moins, parce que Marc-André a eu le génie de toujours signer ces brulantes missives : AM. A pour André. M pour Marc. Les diminutifs de son prénom dans le désordre. Mais malgré le subterfuge simpliste, Caroline cherche désespérément un Alexandre Monette ou un Antoine Michaud dans notre polyvalente.

Les deux autres gars qui semblent succomber à mon amie, ce sont les deux fidèles acolytes de Marc-André : Michael Legrand et Philippe Morin. Le premier est perçu d'emblée comme étant le tombeur des deuxièmes secondaires, avec en prime l'arrogance et la vanité de celui qui connaît un peu trop l'ampleur de sa beauté. Le second, à l'instar de Caroline, n'est pas conscient du charme qu'il dégage, ce qui ne fait qu'accroître sa joliesse. Il porte le même prénom que moi, mais se passe volontiers de l'abréviation; Philippe est large d'épaules, a les bras massifs comme mes cuisses, a les mains noueuses comme des mitaines remplies de monnaie, et a une ossature qui n'a rien à voir avec la mienne. Alors, vous avez saisi : Philippe est l'antithèse de Phil!

Ce que Caroline ne sait pas, c'est que je reçois moi aussi des lettres anonymes dans notre casier. Toujours à la fin des cours, vers 15 h 30. Des lettres honteuses que je m'empresse de détruire, pour ne pas qu'elle les lise. Mes lettres ressemblent un peu à «Philette, voudrais-tu m'épouser? Un homme séduisant qui pense à toi.» J'oubliais de vous dire : si mes amis m'appellent Phil, mes ennemis, eux, m'appellent plus cruellement Philette. Philette pour fillette, évidemment. Car j'ai des ennemis : des garçons solides et beaux qui rient de moi quand je passe, parce que j'ai «l'air d'une fille». Ces garçons, par un cruel hasard, se trouvent à être les mêmes qui tournent autour de Caroline. C'est Michael qui rit le plus fort. C'est aussi lui qui a inauguré mon cruel surnom, l'an passé, dès le début de ma première secondaire. C'est surtout lui l'auteur de la plupart des lettres que je reçois. Je reconnaitrais sa calligraphie hargneuse et laide parmi toutes les écritures de la polyvalente.

Un jour, je vais me venger. Je vais chercher à l'humilier à son tour. J'embaucherai des brutes américaines et musclées pour le clouer en étoile à son casier et, avec un marqueur, j'écrirai sur son visage : «Gargamel». Et après, devant tout le monde, je l'embrasserai passionnément sur la bouche, avec beaucoup de salive. Mais bon, ça ne risque pas tellement d'arriver; je ne connais pas de brutes américaines et je n'ai pas d'argent pour les embaucher. De toute façon, ce n'est pas lui que j'embrasserais si j'en avais le droit, mais bien Philippe, mon homonyme. Ses lèvres me semblent bien plus douces que celles de Michael, sa mâchoire plus carrée, ses yeux plus profonds, son nez...

— J'ai reçu une autre lettre.

La voix de Caroline m'extirpe de ma rêverie.

— Encore AM?

— Non, PM...

Ça y est! Après Monsieur Avant-Midi, Monsieur Après-Midi s'en mêle! J'arrache de ses mains la lettre pour m'assurer que ce n'est pas une lettre que Michael m'aurait adressée, livrée avant l'heure, pour briser ses habitudes et me briser un peu plus le cœur. Je respire. C'est une nouvelle écriture. Plus appliquée et charmante. Je lis : «Moi, je te trouve sublime. PM».

Ça y est! Caroline s'emporte : «Je suis sublime! Que c'est bien dit! C'est bien mieux que jolie, ou fine, ou intelligente!!! Je-suis-sublime!!! Il est aussi poétique que toi, ce PM!»

Finie la Caroline humble et dénuée de confiance. Partie. Envoyée. Ma meilleure amie est en pleine lévitation : quelqu'un la trouve sublime. C'est comme si on avait trouvé le mot juste, le mot magique pour que la grosse porte de la caverne de la confiance s'ouvre grand. Aussi poétique que moi, elle exagère à peine!!! Moi, je suis réellement un être poétique. Non seulement j'ai la grâce, mais je sais trouver des images fortes et recherchées. C'est mon professeur de français qui me le répète constamment. «Tu seras poète», qu'il me dit. Treize années que ça m'a pris pour devenir un être poétique... Et Caroline voudrait que je partage mon titre avec ce PM, qui s'est limité à un simple «Moi, je te trouve sublime»! D'ailleurs, pourquoi cet emploi du «moi», en tête de phrase? Est-ce que ça signifie que les autres ne sont pas de son avis? Qui sont ces autres pour ne pas trouver Caroline de leur gout? Qui serait ce PM? Encore un code secret, un prénom aux majuscules inversées? Marc-Pierre? Michel-Patrick? Marcel-Proust?

15 h 25. La sonnerie qui annonce la fin des cours. Comme toujours, j'accours au casier, pour devancer Caroline en cas d'une lettre destinée à Philette. J'ai une surprise de taille en me rendant : je surprends le superbe Philippe Morin en train de glisser un papier dans les fentes de notre casier, à Caroline et moi. Philippe Morin. PM!! Ça me frappe de plein fouet. Comme une gifle sur le cœur. Philippe aimerait Caroline? Les deux êtres les plus charismatiques se retrouvent... Il me faudra certainement simuler un attendrissement...

Philippe me voit comme il vient pour lâcher le papier. Je risque quelque chose : «Pris en flagrant délit, Philippe?» Les mots ont sonné faux. Une familiarité fausse, mal à l'aise. Philippe le ressent, si je me fie à son sourire gauche et cruellement tendre.

— Pris la main dans le sac, oui... Allez, si j'ai eu le courage de l'écrire, il ne m'en manque pas beaucoup pour la remettre en main propre, hein?

— Effectivement. Caroline sera là dans un instant.

— Pourquoi Caroline? Ce n'est pas à elle que ma lettre est adressée...

— Ah non?

— Non. C'est à toi.

En disant ces mots, Philippe insère malhabilement le papier entre mes doigts morts. Mes yeux se gonflent de larmes. La voix me manque, mais j'articule l'objet de ma suffocation : «Alors c'était donc toi l'auteur des lettres destinées à Philette?»

Le visage de Philippe change du tout au tout. C'est comme si un masque glissait sur sa peau, ne laissant qu'une mâchoire pendante et disloquée. Philippe semble abasourdi.

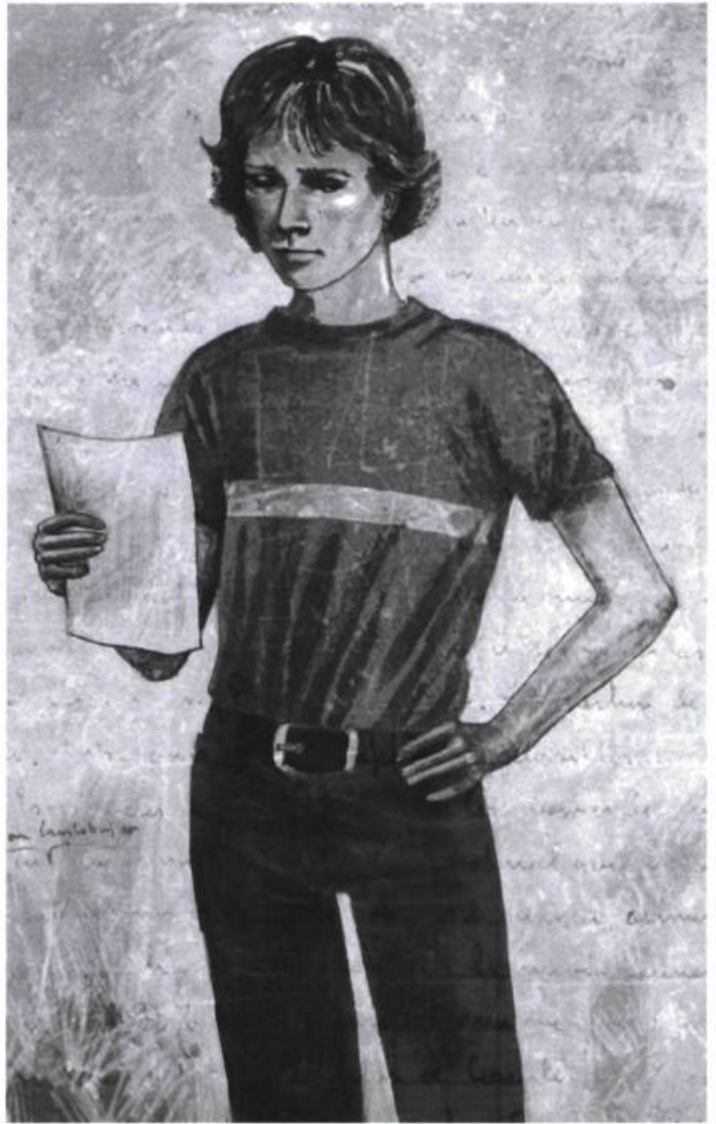


Illustration : Laurine Spehner

— Je pense que tu n'as pas bien saisi, Phil... Déplie donc le papier.

La voix de Philippe est maintenant tremblante, comme si elle provenait d'un petit corps fragile. Une voix de plus en plus pâle, parmi les cris d'élèves se massant de plus en plus à leur casier. Je déplie le papier, avec des doigts aussi tremblants que la voix de Philippe. Je lis :

«Personne n'a plus de grâce que toi. Tu es sublime, Phil. N'en doute jamais. PM, Philippe Morin. 989-9288. Téléphone-moi.»

Je-suis-sublime!!! Philippe est un poète! Beaucoup plus que moi...

Quand Caroline arrive au casier, je suis déjà parti avec Philippe. Elle trouve une lettre destinée à Philette. Elle comprend tout. Il paraît qu'elle a reconnu l'écriture de Michael, qu'elle a fait semblant de vouloir l'embrasser, et qu'elle lui a mordu les lèvres devant tout le monde. Mais je m'en fiche un peu. J'ai des lèvres bien plus douces qui m'attendent.